

Trois courtes Pièces

Monologue-duo-trio

Par Gustave Nadaud

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancerel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif

- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité
- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation :

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après quarante-cinq ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, (surtout en maternelles) mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

TROIS COURTES PIÈCES DE G. NADAUD
Un monologue- un duo- un trio

Entre deux chaises- Cent francs- Miss Arabella

GUSTAVE NADAUD

Gustave NADAUD : (1820-1893) goguettier, auteur ; compositeur, poète et chansonnier français. Comptable dans l'entreprise familiale de commerce. Il publie un premier recueil de chanson en 1849. Avec « le roi boiteux » , il brosse une satire politique du second empire. À Paris, il devient membre assidu du *Caveau* et de la célèbre goguette *la lice chansonnière*.

Après la mort de Victor Hugo, il reste le seul président d'honneur du Caveau stéphanois et devient président de celui de Lyon (1888).

Malgré le succès de plus de trois cents morceaux, il finit sa vie dans la pauvreté.

Georges Brassens et Guy Béart lui rendront hommage en interprétant plusieurs de ses chansons.

Théâtre de fantaisie
Scènes, saynètes & comédies
Publiées Tresse éditeur- Paris
Galerie du Théâtre- Français
Au Palais-Royal

-1879-

ENTRE DEUX CHAISES

Monologue à trois meubles

Le cabinet d'un avocat

Un fauteuil- deux chaises

LEGRIS

(Il entre par le fond, vient sur le devant de la scène, et avant d'ouvrir la bouche, il retourne au fond chercher un fauteuil sur lequel, il s'assied)

C'est étrange, moi qui suis une nature énergique, un esprit net, un caractère résolu, je me trouve aujourd'hui singulièrement embarrassé ! Que dire ? Que faire ? que décider ? Moi Legris, maître Legris, avocat au barreau de Paris, avocat distingué, moi qui donne tous les jours des conseils aux autres, serais-je réduit à en demander ? *(Regardant à sa droite)* Sera-ce celle-ci ? *(Regardant à sa gauche)* Sera-ce celle-là ? *(Regardant alternativement à droite et à gauche)* Sera-ce Angélique... dix-sept ans, blonde, mince, ingénue ; complètement ingénue ?- Sera-ce madame Plombière, veuve... sans enfants, âge indéfini, bien conservée, spirituelle, mondaine, assez riche ?- Celle-ci est peut-être un peu jeune. – Celle-là est peut-être un peu... Moi, je ne suis ni trop jeune ni trop... Enfin, j'ai... trente-neuf ans. Dans six moi, j'en aurai quarante et un... environ.

(Se levant) Ah ! quand il s'agit de me marier, je n'ai pris conseil de personne. Après avoir hésité douze ans, treize ans, quatorze ans... quinze ans, mais hésité volontairement, j'ai conçu avec ma vigueur et ma soudaineté ordinaires une résolution irrévocable. J'ai dit à mes parents, à mes amis, à mes connaissances, connues ou non, du palais, à tout Paris, à l'univers enfin : « je veux une femme, il me faut une femme ! » Et voici que... Ah ! voici le point délicat : c'est qu'au moment où j'en demande une à cor et à cri, mais une seule, on m'en apporte deux. *(À droite)* L'une blonde, ingénue... j'ai déjà dit cela *(À gauche)* l'autre, veuve, sans enfants... Je l'ai déjà nommée. *(À droite)* Sera-ce... ? *(À gauche)* Sera-ce... ? *(Se*

rasseyant dans le fauteuil) Hé bien, laquelle dois-je prendre. Conseillez-moi . *(dr)*¹ Hein ? Vous dites ? La jeune ? *(g)* Non ? La... L'autre ? *(dr)* Non ? Comment ? Vous ne connaissez ni l'une ni l'autre ? Moi non plus. Ah ! que je suis donc embarrassé !

J'ai deux amis, deux avocats d'une éloquence... égale mais d'un jugement sûr. Je pourrais les consulter. Seulement, je les connais si bien l'un et l'autre que je sais d'avance l'avis qu'ils me donneront. Si je veux épouser Angélique... mademoiselle Angélique, je n'ai qu'à aller trouver Paul Leblanc. Si je désire au contraire contracte avec... je n'ai qu'un mot à dire avec Pierre Lenoir. Si je les consulte tous les deux, grâce à ma résolution ordinaire, je serai tantôt pour Leblanc et tantôt pour Lenoir. *(Se levant)* Si je les consultais ensemble ? Si je mettais aux prises les deux adversaires de leur discussion calme et approfondie naîtrait peut-être la lumière. Oui, les faire venir ici tous les deux, leur dire : « Asseyez-vous là et là » m'asseoir au milieu, écouter les plaidoiries et juger ! J'entendrai le Normand et le Gascon plaidant tour à tour... Tout à tout, c'est une façon de dire, car je les connais, et ils sont capables de se battre.

C'est égal ; je vais les mander à ma barre, et je jure qu'après la séance je prendrai un parti... quelconque... avec ma résolution ordinaire. Voilà qui est bien décidé *(Fausse sortie)* Réfléchissons. Une situation étant donnée, des caractères tant connus, ne puis-je pas avec la sagacité et la pénétration que je me connais à moi-même, deviner par induction ce que dira chaque personnage ? Si je suis capable de prononcer et d'entendre par la bouche et les yeux de l'esprit les discours des deux orateurs, qu'ai-je à faire de leur personne ? Je puis me procurer à domicile les arguments pour et contre, sans faire aucune démarche et sans être humilié par les épigrammes dont messieurs mes confrères n'ont jamais été avarés. Parbleu ! l'idée est lumineuse, et je veux immédiatement en faire l'application avec ma...

(Il arrive par la gauche) C'est vous, maître Leblanc ? Vous arrivez à propos. Asseyez-vous là *(g)*... Non, je me trompe, de l'autre côté. *(Il place une chaise à droite)* Vous voici, maître Lenoir ? *(g)* Heureuse coïncidence ! Asseyez-vous là.

(Il place une chaise à gauche et s'assied sur le fauteuil au milieu)

Figurez-vous, messieurs, que j'étais sur le point de sortir pour aller chez vous. J'avais une consultation à vous demander. Puisque ma bonne fortune vous envoie ici, je reste chez moi et je rentre en matière. Vous me connaissez tous les deux pour un homme énergique et

¹ Quelques courtes indications supplémentaires seront semées ici et là pour aider à la compréhension et à la mise en scène.

décidé ? (*Regardant alternativement à droite et à gauche*) –Oui.- Oui.² Hé bien, je suis aujourd’hui embarrassé et indécis. Ah !- Ah !³ Je compte sur vous pour me tirer de cette hésitation qui est si éloignée de mon caractère. Parlez ! – Parlez !⁴ Vous n’êtes pas sans savoir que j’ai pris l’héroïque détermination de me marier. Je vous ai fait cette confidence à vous comme à tous mes frères du Palais, et vous l’avez accueillie comme eux avec plus ou moins de gaieté. Vous n’ignorez pas non plus que deux partis se présentent. (*Il salue à droite et à gauche*). Il s’agit de savoir si, étant tout à fait décidé à me marier, je dois pour satisfaire l’opinion publique, la morale, mes convenances et les vôtres, épouser mademoiselle Angélique ou accorder ma main à madame veuve Plombière. La question ainsi posée, je donne, par ordre alphabétique, la parole à maître Leblanc. (*Il s’assied à droite puis se lève*) Un mot et non un discours : Épousez Angélique. (*Même jeu à gauche*) Un fait et pas de phrase : Épousez la veuve Plombière. (*Au milieu*) Parbleu ; je l’avais bien prévu. Mais, Messieurs, il faut des arguments, des discours, sans quoi, je resterai toujours dans le même embarras. Plaidez au fond. La parole est à maître Leblanc.

(*À droite*) Dix-sept ans, messieurs, comprenez-vous la poésie et l’éloquence de ce chiffre ? Dix-sept ans ! Personne encore n’a touché, que dis-je ? n’a respiré ce chiffre... pardon, cette fleur d’innocence. Regardez-nous. L’an dernier, nos mains naïves bornaient leurs désirs à l’accoutrement d’une poupée. Aucun trouble ne peut atteindre cette eau calme et limpide.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L’INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

² Il interroge ses invités fictifs et fait les réponses à leurs places.

³ Idem

⁴ Ibidem

CENT FRANCS

DEUX PERSONNAGES

Tristan

Prosper Richard

La scène se déroule chez Tristan

SCÈNE PREMIÈRE

TRISTAN (*seul*) : Sapristi ! il me manque cent franc... Il me faut cent francs aujourd'hui même. Je vais aux course ; j'y conduis des dames de la dernière distinction. C'est dimanche. Les banques sont fermées. Je ne puis faire un chèque. Moi qui ai trente-six mille francs de rentes, trois mille francs par moi, je vais être déshonoré faute de cent francs. Que pensera de moi le cocher de madame... ?

SCÈNE II

TRISTAN : (*regardant sur la console*) : Une carte pour moi ? « Prosper Richard ». Je n'y suis pas. Mais si, mais si ! (*Au domestique en coulisse*) Faites entrer ! Il serait bien étonnant qu'un homme qui se nomme Prosper et Richard n'eût pas cent francs sur lui.

SCÈNE III

PROSPER : Mon cher Tristan, j'ai un service à réclamer de vous. J'avais à payer hier, samedi, un billet de deux cents francs. Je n'ai pas pu l'acquitter. J'ai un jour de répit, aujourd'hui ; mais il faut que je paie demain, lundi.

TRISTAN : Combien dites-vous ?

PROSPER : Deux cents francs, et je n'en ai que cent.

TRISTAN : Tu as cent francs sur toi ?

PROSPER : Oui.

TRISTAN : Assieds-toi, mon vieux camarade. Est-ce que nous ne nous tutoyons plus comme autrefois ?

PROSPER : Oh ! je savais bien que tu me reconnaîtrais, toi ! Tu vois que j'ai pensé à toi. J'ai cherché parmi mes vieux camarades quel était le plus riche, et, sans façon, je suis venu m'adresser à vois... à toi.

TRISTAN : Et tu as bien fait... il te manque donc... ?

PROSPER : Cent francs.

TRISTAN : Étrange coïncidence !

PROSPER : Tu dis ?...

TRISTAN : Rien. Ainsi, il te manque cent francs. Comment peux-tu avoir besoin de cent francs ?

PROSPER : Parce qu'ils me manquent.

TRISTAN : Tu n'as donc pas de fortune ?

PROSPER : Je n'ai que mes appointements ; trois mille six cents francs.

TRISTAN : Trois mille six cents francs par an ! c'est énorme.

PROSPER : Tu trouves ?

TRISTAN : Tu ne peux pas dépenser cette somme-là.

PROSPER : Mais si, mais si, à preuve que...

TRISTAN : Mon cher ami, ton budget doit être mal réglé, car enfin tu n'as pas l'air d'avoir le goût de la dépense ?

PROSPER : Oh ! non.

TRISTAN : Tu n'as pas de besoins, toi ?

PROSPER : Pas beaucoup.

TRISTAN : Si tu étais soldat, tu vivrais avec cinq sous par jour ?

PROSPER : Oui.

TRISTAN : Et très-bien ?

PROSPER : Certainement.

TRISTAN : Tu n'as pas besoin de manger des truffes ?

PROSPER : Connais pas.

TRISTAN : De boire du Château-Yquem ?

PROSPER : Comment dis-tu ?

TRISTAN : Il ne te faut pas des fraises en janvier, des abricots en mai, des raisons en juin ?

PROSPER : Non, non, non.

TRISTAN : Tandis que moi... Si tu savais dans quelle gêne je me trouve ! Tiens, tu vas juger.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

MISS ARABELLA

PERSONNAGES

Monsieur Gervais

Madame Amélie Gervais, sa femme

Miss Arabella, américaine

La scène se déroule dans le salon des M Gervais, à Paris

SCÈNE PREMIÈRE

Gervais, Amélie

(Ils entrent par la droite)

GERVAIS : C'est un enfer que cette maison !

AMÉLIE : Je le crois bien, elle est habitée par le diable.

GERVAIS : Le diable est des deux sexes.

AMÉLIE : Le diable fort et le diable faible.

GERVAIS : Moi qui suis bon comme le pain.

AMÉLIE : Le pain de siège. Aujourd'hui, comme souvent vous avez trop copieusement déjeuné !

GERVAIS : Des côtelettes brûlées et du poisson saignant.

AMÉLIE : Et le vin de Xérès... échauffant.

GERVAIS : C'est vous qui m'échauffez la bile. Et dire que j'ai adoré cette femme !

AMÉLIE : Oui, on sait bien ce que vous adoriez en elle.

GERVAIS : Jamais le besoin du divorce ne s'est fait plus vivement sentir.

AMÉLIE : On peut se séparer.

GERVAIS : À l'amiable ?

AMÉLIE : À l'amiable, joli mot... amiable !

GERVAIS : C'est pour y mettre des formes, car vous mériteriez... Je vous demande un peu de commettre de pareilles incartades, de publier à mon insu, dans le *Figaro*, cette annonce : (*Il lit*) « Une dame du grand monde... » (*Parlé*) Du grand monde, une petite bourgeoise.

AMÉLIE : Les femmes sont ce qu'on les fait.

GERVAIS (*reprenant sa lecture*) : « Une dame du grand monde qui a trois heures à perdre par jour (de une à quatre heures), désirerait trouver une dame de compagnie bien élevée et instruite, qui pût la distraire par une conversation enjouée, et faire sa partie de bésigue ou d'écarté. « Qu'en dites-vous ?

AMÉLIE : Je ne me suis pas nommée.

GERVAIS : Mais vous avez ajouté : S'adresser rue Neuve des Mathurins, 28, au premier. » Or, tout Paris sait que je demeure, au premier, 28, rue Neuve des Mathurins.

AMÉLIE : Cela vous apprendre, monsieur, à sortir tous les jours après votre déjeuner, à courir je ne sais où jusqu'à l'heure du dîner. Scène le matin, scène le soir, avec un entracte de trois heures pendant lequel je ne sais que devenir, car tout le monde sait aussi que les visites ne se font qu'après quatre heures.

GERVAIS : Et c'est pour cela qu'il vous faut une dame...

AMÉLIE : De compagnie. Oui, monsieur, j'ai besoin de causer et de faire une partie de cartes.

GERVAIS : Le jeu, c'est à dire le vice.

AMÉLIE : C'est bien à vous d'en parler.

GERVAIS : Tout le monde me donne raison.

AMÉLIE : Toutes les femmes vous donnent tort.

GERVAIS : Cela commence à faire du bruit dans Paris.

AMÉLIE : Vous allez dire partout que je suis une folle, que je n'ai ni ordre ni économie.

GERVAIS : Et pour en revenir à votre annonce, vous croyez que vous trouverez une personne dans les conditions voulues ?

AMÉLIE : Elle est toute trouvée, elle est ici.

GERVAIS : Chez moi !

AMÉLIE : Chez nous.

GERVAIS : C'est encore une dépense de mille écus dont vous allez grever mon budget.

AMÉLIE : Elle est entrée à des conditions beaucoup plus douces.

GERVAIS : Et nous aurons ainsi, à domicile, un témoin de nos discordes ?

AMÉLIE : Oh ! des témoins, qui m'en donnera, des témoins ?

GERVAIS : Des juges ! je réclame des juges !

AMÉLIE : Vous avez bien que j'ai fait, en vous épousant, un mariage d'inclination ?

GERVAIS : Grand merci ! Il y a prescription.

AMÉLIE : Vous aviez ce que vous appeliez l'amour, mais votre amour n'ignorait pas que j'étais plus riche que vous... et que lui.

GERVAIS : Cette insolence mériterait un châtiment.

AMÉLIE : Oui, essayez !

GERVAIS : Si je n'étais pas un homme si bien élevé...

AMÉLIE (*criant*) : C'est odieux, c'est scandaleux, c'est monstrueux, c'est...

SCÈNE 2

Les mêmes, miss Arabella

AMÉLIE (*se calmant tout à coup*) : C'est miss Arabella, vous savez, mon ami, la dame, la demoiselle anglaise...

ARABELLA : Américaine !

AMÉLIE : Américaine soit, dont je vous ai parlé, mon chéri.

GERVAIS : Comédienne !

AMÉLIE : Miss Arabella, je vous présente M Gervais, mon mari, c'est ce qu'on appelle un joli monsieur.

GERVAIS (*à part*) : Coquine !

ARABELLA : Vous dites, un joli... Ah yes, *a pretty gentleman*.

GERVAIS : Vraiment ma femme est trop aimable. Je reconnais bien là ses façons ordinaires et ... charmantes.

AMÉLIE : Mon ami, miss Arabella n'est pas une dame de compagnie comme les autres. Débord elle ne veut pas recevoir d'honoraires, mon tendre époux.

ARABELLA : *No money*.

GERVAIS : Mon ange, nous ne pouvons accepter.

ARABELLA : Oh ! Acceptez ! J'ai de quoi vivre honorablement, indépendante. En lisant l'annonce du *Figaro*, j'ai trouvé le *truc* original. J'ai pris tous mes renseignements. J'ai su que vous étiez des gens comme il faut, bonne bourgeoisie, *real gentry*, que vous n'avez pas d'enfants, pas de bêtes,, je ne peux pas souffrir les enfants. Oh ! j'ai mes références. Vous avez vie confortable, bonne cuisiner.

GERVAIS : Merci ! Côtelette brûlée et poisson saignant !

ARABELLA : Vous êtes assez intelligents, suffisamment instruits ; et comme je veux me fortifier dans la langue française, je me suis dit que je serais votre élève. Reprenez-moi, je vous prie, quand je ferai des fautes. Or chez nous, les professeurs, n'ont pas l'habitude de payer leurs élèves ; c'est tout le contraire. Je vois donc bien à quoi vous pourrez m'être utiles, mais je ne vois pas quels sont les services que je pourrai vous rendre.

AMÉLIE : Je vous dirai cela quand nous serons seules. Il faut que vous sachiez que mon charmant époux, mon *pretty gentleman*, a l'habitude de me quitter tous les jours entre le déjeuner et le dîner.

GERVAIS : Oh ! Amélie.

AMÉLIE : Pour ses affaires, n'est-ce pas mon loulou ? Oui, entre une et sept, il me laisse libre, parfaitement libre, trop libre ; il a tant d'affaires ! Et comme les visites ne commencent guère avant quatre heures et demie, j'ai là trois bonnes heures.

ARABELLA : Bonnes heures ? expliquez.

AMÉLIE : Dans ce sens, bonnes veut dire longues.

ARABELLA : Yes, longues heures, mauvaise alors.

GERVAIS : Très bien.

AMÉLIE : Mais allez-vous en donc, mon cher trésor. Vous n'avez pas allumé votre cigare ? À quoi pensez-vous ?

GERVAIS : Je ne puis laisser une personne qui nous fait visite, à qui vous m'avez présenté et qui m'intéresse beaucoup, ma tendre amie, puisqu'elle doit devenir votre société la plus intime. Installez-vous à votre gré, miss, vous êtes chez vous.

ARABELLA : *Home, home, sweet home !*

AMÉLIE : Toujours aimable. (*À part*) avec les autres. (*Haut*) Miss Arabella, puisque vous avez pris vos renseignements, vous devez savoir que j'ai une passion malheureuse... j'adore...

ARABELLA : Votre mari !

AMÉLIE : Oui, cela va sans dire.

GERVAIS : Sans dire.

ARABELLA : Sans dire ? Je comprends pas « sans dire ».

AMÉLIE : Tellement certain qu'on n'a pas besoin de le dire.

ARABELLA : Oh ! Yes ! Indubitable.

GERVAIS : C'est cela.

AMÉLIE : Hé bien ! cette autre passion...

ARABELLA : Oh ! je sais : la partie de cartes.

AMÉLIE : Vous l'aimez aussi ?

ARABELLA : Avec manie, comment dites-vous ? Fureur ?

AMÉLIE : Mon ami, soyez assez gracieux pour dresser la table.

GERVAIS : Moi ? avec *foureur*.

ARABELLA : Mais je n'aime que deux jeux.

AMÉLIE : Le bésigue et l'écarté.

ARABELLA : Oui, j'ai lu dans le *Figaro*. Mais je ne joue pas l'écarté à moins d'une guinée.

GERVAIS (*dressant la table*) : Peste !

AMÉLIE : Oh ! miss

(*Elle aide son mari. Ils échangent des regards courroucés*)

ARABELLA (*à part*) : On dit que le jeu est la pierre de touche, *critérian*, des caractères

AMÉLIE (*à Arabella*) : Vite ! Tirons ! C'est à vous. (*À Gervais*) Mon doux ami, allez-vous- en donc.

GERVAIS : Vous le voulez, mon adorée. C'est par obéissance.

ARABELLA : Cependant je ne serais pas fâchée de voir comment vous jouez ce jeu-là. Euh ! euh ! oui, non.

AMÉLIE (*après avoir joué le coup*) : Je marque un point. À moi. (*Elle fait couper et donne les cartes- À Gervais*) Votre chapeau est là.

GERVAIS : Oui, je vois mon chapeau. Mais j'admire votre habileté, on dirait, ma bien – aimée que vous avez manié le carton toute votre vie.

ARABELLA : Manié le carton ? Ah ! oui, je comprends, je propose.

AMÉLIE : Combien ?

ARABELLA : Quatre.

AMÉLIE : Et moi, deux.

GERVAIS (*regardant le jeu d'Amélie*) : Ta, ta, ta !

AMÉLIE (*À Gervais*) : Ah ! taisez-vous de grâce.

GERVAIS : Oui, mon adorée.

AMÉLIE (*jouant*) : Et partez. Je fais la vole. Trois points. (*À Arabella*) À vous.

ARABELLA : Coupez, je donne.

GERVAIS (*chantant*) : Donnez, donnez sur cette terre.

ARABELLA : Je tourne le roi.

AMÉLIE : Je propose.

GERVAIS (*regardant le jeu d'Amélie*) : C'est trop fort.

ARABELLA : Jouez.

GERVAIS : C'est un vol.

AMÉLIE : Passe cœur, passe carreau et dame d'atout. Trois points que j'avais et deux font cinq.

GERVAIS : On ne joue pas plus mal et plus heureusement.

ARABELLA : Je perds avec trois atouts en main.

AMÉLIE (à *Gervais*) : Mais allez-vous-en donc !

GERVAIS (à *Amélie*) : Non, donne-moi les cartes.

AMÉLIE : Comment dites-vous cela ? :

GERVAIS : Donne-moi ta place, sacre... Je vous en supplie, ma petite femme adorée.

ARABELLA (après avoir tiré avec *Gervais*) : C'est à moi. Coupez.

GERVAIS : Je coupe. (À *sa femme*) Admire, mon aimée, comme je coupe avec grâce.

AMÉLIE : Charmant, tout bonnement charmant.

ARABELLA : Je tourne trèfle.

GERVAIS : Quel beau jeu ! Je joue.

AMÉLIE : Vous dites ?

GERVAIS : Je dis que je joue d'autorité.

AMÉLIE : D'autorité ?

GERVAIS : D'autorité, c'est la première fois de ma vie.

AMÉLIE : C'est trop fort !

GERVAIS (à *Arabella*) : À vous le point, marquez deux. À moi ; coupez, miss, je vous prie.

(À *Amélie*) Regarde femme sans pareille, les belles cartes que je donne à mon ennemie.

ARABELLA : Je propose.

GERVAIS : Non, veuillez jouer.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**